

## Pour une éthique d'une pratique singulière

Jean-Marie Fossey

*La psychanalyse n'est pas une science, c'est une pratique.*

Lacan le 2 décembre 1975

Massachusetts Institute of Technology

Au terme de son séminaire sur l'éthique, Lacan questionne le pourquoi d'une demande d'analyse. Qu'est-ce qui peut bien être demandé au fond à l'analyste ? Il répond sans détour : le bonheur. Un tel engagement accepté n'est pas sans conséquences éthiques. Dans une traversée de ce rapport à l'inconscient, à cette question du bonheur au cœur de la demande de guérison, quelle promesse l'analyste peut-il donner ? Rien d'autre que son désir. Un désir inédit, un désir averti, un désir de l'Autre dirigé vers le savoir. Un désir arrimé à ce fameux impératif lacanien « ne pas céder sur son désir ».

Nous le savons, l'éthique ne se réduit pas à une simple question de morale ou de normes sociales. Elle concerne la manière dont le sujet, en analyse, se positionne dans son rapport à son désir et à sa jouissance. L'éthique dans la psychanalyse, l'éthique du psychanalyste, des positions que nous ne devons pas cesser d'interroger, une telle réunion de plusieurs associations analytiques est un moment sans pareil pour reprendre une fois de plus cette question.

Je tiens donc de prime abord, au nom de la Fondation Européenne pour la Psychanalyse à saluer ce congrès, un événement majeur pour la psychanalyse. Plus de trente associations rassemblées de par le monde, un exploit assurément quand on sait que notre discipline a cette particularité d'avoir plusieurs institutions dans chaque pays. Ce qui ne manque pas de donner des approches plurielles, parfois même des divisions sur des points de doctrines. Les nombreuses scissions que nous connaissons au sein d'une même association, ou entre sociétés, les conflits, les ruptures, en témoignent. Quand il ne s'agit pas de cela, une autre voie guette, celle de l'idéal groupal, où le risque de l'idéologie est grand. Avec, comme a pu le rappeler Maud Mannoni, ses victimes sacrificatoires, sa violence, ses tyrannies. On pourrait penser qu'avec l'expérience de l'analyse, les analystes soient à même de mieux repérer les enjeux, et notamment ceux liés aux tensions, conflits de prestance, rivalités de pouvoir. Mais il faut bien constater, au regard de l'histoire de la psychanalyse, qu'il n'en est rien, la *frérocité* pour reprendre le bon mot de Lacan, n'est jamais très loin. Sans parler ce que rappelait Jean Clavreul dans un texte intitulé *Ethique* : « Les sociétés psychanalytiques communiquent mal entre elles et finissent par adopter chacune un langage qui leur est propre et finalement qui fonctionne comme un métalangage accessible aux seuls initiés et qui devient ainsi un langage de maîtrise. »

Mais... dans *L'Eau et les Rêves*, Gaston Bachelard écrit que « Dans la bataille de l'homme et du monde, ce n'est pas le monde qui commence ». Alors gageons que l'homme et pour ce congrès, le psychanalyste, puisse prendre des initiatives, tirer parti de ses connaissances, de sa créativité, de sa persévérance pour surmonter les défis à relever. Pour cet événement, partager, s'enrichir et pourquoi pas se disputer, disputer dans son sens noble celui de *disputatio*, clé de voûte de la transmission et de la production des savoirs. Alors pour cela je tiens à remercier chaleureusement le mouvement Convergencia, les initiateurs, les organisateurs de ce congrès de nous permettre ce moment fécond de rencontre.

Dans le cadre de ces exposés institutionnels, Il m'a semblé difficile de positionner mon intervention comme le résultat de l'orientation politique de notre association prise ces dernières années. Sinon souligner que dans le fil des propositions de Gérard Pommier et quelques autres, la FEP a soutenu, défendu, s'est engagée, par ses initiatives, à mettre au cœur de ses travaux,

ses colloques, ses écrits, la question du féminin refoulé et la violence faite aux femmes, à redonner la place centrale de ce qui fait structure pour un sujet, l'interdit de l'inceste, à dénoncer l'hégémonie grandissante des neurosciences.

Parmi l'ensemble de nos travaux en lien avec le thème de ce congrès, j'ai fait le choix de reprendre deux points d'éthique souvent débattus centrés autour de l'autorité du savoir.

Nous savons qu'il n'y a pas d'universel du savoir. Freud et Lacan n'ont cessé, dans leurs enseignements, d'interroger, de penser, de bousculer la psychanalyse et ses concepts. Ainsi Freud en 1937 écrivait : « *l'analyse ne travaille pas avec des pouvoirs illimités, mais restreints* », rappelant ici que l'inconscient se définit comme un savoir qui ne se sait pas.

La cure nous fait passer de l'amour du savoir au désir de savoir. Et c'est sans doute de ce désir de savoir que se nourrit l'enseignement de la psychanalyse. *Transfert de travail*, dira Lacan, soulignant combien ce désir est le moteur d'un possible enseignement d'un sujet à l'autre.

Avec cette éthique de la transmission, un savoir, comme il en a toujours été à la F.E.P., interrogé, éloigné de tout savoir absolu. Et laisser ainsi sa place à une psychanalyse qui a partie liée avec l'inattendu, la théorie en aval et non en amont de la clinique. Une théorie comme fiction, pour qu'elle ne devienne pas une défense contre ce que dit le sujet, condition essentielle pour que quelque chose de l'inconscient puisse émerger.

Dans les pas de Lacan, à la FEP nous continuons à défendre que la psychanalyse n'a pas à prendre place parmi les sciences, mais sans pour cela ignorer l'idée que la science se fait de la psychanalyse. Et là le chantier n'est pas de tout repos. Il faut bien le constater, de nombreuses voix s'élèvent pour remettre en cause cette pratique de plus d'un siècle. Une pratique qui faisait dire à l'une des figures les plus éminentes de la littérature européenne de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, Thomas Mann, que la découverte freudienne, celle de l'inconscient, une fois découverte « ne saurait jamais plus disparaître. »

Et pourtant, pour n'en citer qu'une de ces voix, très récemment un neuropsychologue, professeur au Collège de France martelait que l'« On a malheureusement en France une énorme influence résiduelle de la psychanalyse (...). Il faut savoir que c'est une théorie ancienne. (...) dépassée par les découvertes récentes des sciences cognitives et des neurosciences. (...) il faut que notre pays arrive à dépasser cet état et puisse prendre en compte les données des sciences (...). »

Le résultat : une quasi forclusion du signifiant *psychanalyse* au profit des voies de recherches limitées aux neurosciences et à l'intelligence artificielle. En France, dans la suite des Assises de la santé mentale et de la psychiatrie de 2021, 80 millions d'euros de dotation ont été prévus pour une psychiatrie de demain axée autour de trois directions de recherche : les facteurs de risque génétique, la redéfinition des modules fonctionnels impliqués dans les troubles mentaux et le repositionnement pharmaceutique. Un programme construit sur des réponses thérapeutiques, centrés sur la stimulation transcrânienne, la psychoéducation et les thérapies cognitives et comportementales. Au nom d'une autorité de savoir, d'un côté exit pur et simple de l'importance de la psychanalyse dans les avancées de la psychiatrie d'aujourd'hui. De l'autre une réduction du psychisme à un fonctionnement d'organe, à un fonctionnement d'interactions chimiques. Une orientation irrecevable qui revient à faire taire le sujet et son désir.

Du côté des psychanalystes, prenons garde de ne pas céder aux mirages et à l'attrait du savoir constitué, ou encore une psychanalyse idéalisée. Dans le moment de culture où nous sommes, avec l'actualité de la guerre, de la criminalité, des répressions d'état, des violences sexuelles, des violences de l'insulte, de l'humiliation, les psychanalystes sont invités à apporter des réponses. Sans doute faut-il en convenir un peu moins aujourd'hui, Ils sont invités à donner leur lecture, à éclairer tel ou tel phénomène social, politique, soulignons-le parfois sans grande prudence. En finissant par oublier, qu'il s'agit d'un hors cure, Lacan lors de ses conférences

nord-américaines ira même jusqu'à dire que « nous n'avons pas moyen de savoir si l'inconscient existe hors de la psychanalyse ».

N'oublions pas que la réponse freudienne est claire et sans équivoque, la psychanalyse est avant tout une pratique. En 1923 Freud écrit : « or nous réclavons aussi que quiconque veut exercer l'analyse sur d'autres commence par se soumettre à une analyse ». Lacan de son côté rappelait dans ses *Écrits* : « Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient ».

Aujourd'hui c'est la théorie du genre qui divisent les analystes, comme il en avait été de même en son temps pour l'homosexualité, le PACS, le mariage pour tous, l'homoparentalité. A la suite d'un congrès d'analystes, la philosophe et psychanalyste Mathilde Girard écrivait dans un article que le philosophe Paul B. Preciado a jeté « un pavé dans la mare d'une psychanalyse aux cadres vieillissants, révélant ainsi la nécessité politique de faire évoluer la discipline. »

Mais pourquoi faudrait-il que la théorie psychanalytique, rejette ou non la théorie du genre ? Pourquoi serions-nous pour ou contre les mouvements Queer ? Pourquoi devoir, par des forçages, trouver que cette question était déjà en germe dans l'enseignement de Lacan ?

Il y a nécessité pour le psychanalyste de tenir une place dans le lien social, par des engagements et surtout par la transmission de ce savoir que notre cure et celle des personnes que nous recevons, nous enseignent. Mais il ne peut être question que d'un savoir non-clos.

Patrick Guyomard dans *Le désir d'éthique*, écrit qu'« Avant de tendre à l'universel, l'éthique impose la diversité des points de vue. ». Nos propositions, nos discours ne doivent-ils pas rester des hypothèses de travail. Des hypothèses portées par certains, réfutées par d'autres. Sans perdre de vue cet impératif freudien, lacanien, que la psychanalyse est *une pratique* réglée sur le jeu du défilé des signifiants d'un analysant, une pratique de ce métier impossible, celui du psychanalyste, qui accueille la prise de parole, au-delà de ce qui est dit.

Après tout, lorsque que nous recevons une demande d'analyse, ce n'est pas recevoir un homosexuel, un transgenre, un hétérosexuel... mais bien un sujet qui vient faire un bout de chemin pour être un peu plus éclairé sur ce qui le traverse, in fine un véritable travail d'engagement pour la cure.

A l'abri d'une volonté d'autorité de savoir, avec un discours porté sur le désir, un travail de théorisation fait avec nos analysants, un devoir d'améliorer la position du sujet, une pratique du cas par cas, une liberté pour chaque analyste avec son style dans la direction de la cure, un accueil au plus près du savoir que nous enseignons nos analysants, une position d'être là pour entendre la parole, où chaque analysant peut devenir sujet selon sa manière d'être, singulier, original, ces quelques points de repères, ne pourraient-ils pas être une boussole efficace pour une éthique dans la pratique de la psychanalyse ?